

LA PEINTURE DE MATHIEU LEFEBVRE, UNE EXPERIENCE DE LA CHUTE

"Et moi j'ai décrit cette peinture avec des larmes, car cette peinture me touche au coeur. J'y sens ma pensée se déployer comme dans un espace idéal, absolu, mais un espace qui aurait une forme introductible dans la réalité. J'y tombe du ciel."

Antonin Artaud, L'Ombilic des Limbes

Non pas une simple flaque rouge, mais une étendue, un espace dont le rouge serait la forme, et qui n'appartiendrait en propre au monde de la peinture qu'à l'aide, précisément, de cette forme-couleur. Puis, quelque part à l'intérieur du rouge, le conglomerat vert et bleu, ainsi qu'une île à la dérive. L'objet évoque le Paradis tel qu'on le concevait à l'époque médiévale : un monde enclos, circulaire, envahi par une nature proliférante, traversé de sources vives. "L'éternel printemps" dont parlait Thomas d'Aquin.

C'est *une image*, bien sûr, ce paradis, une image que nous construisons après-coup, car elle est absente du projet initial de l'artiste. Et comme il faut aller jusqu'au bout, précisons-le : il n'y a, à vrai dire, aucun projet initial. Mathieu Lefebvre peint pour *savoir quoi peindre* : oui, on pourrait dire les choses de cette manière-là.

La peinture : un jeu de questions dans le vide

La construction du tableau ne répond à aucune stratégie arrêtée quant au sujet, c'est un jeu dans le vide, presque en aveugle, où les conflits de la ligne et de la couleur, du plan et des masses se rejouent incessamment. De fait, les questions *apparaissent dans l'acte pictural même* et répondre à ces questions c'est poursuivre cet acte, lui offrir le temps de son énergie et lui concéder l'espace de son travail.

Les questions sont comme des armées qui s'affrontent sur un terrain qu'elles construisent au fur et à mesure de cet affrontement, un étang ici, des rochers là, peut-être une forêt ou une nuit sans doute, ou encore des résidus d'architecture, les vestiges d'un monument, une terrasse, un corps...

Oui, oui : la création s'auto-engendre et tout tableau n'est jamais que la réponse précaire aux questions qu'il a lui-même fait émerger.

Alors, *évidemment*, les images affluent : ici "le paradis perdu" dans la flaque de sang rouge de l'océan primordial. Le fouillis de brindilles d'un nid d'oiseau, éparpillé dans la pâte picturale, donne à ce paradis la véhémence de la drue réalité. Car la peinture de Mathieu Lefebvre est *haptique* : elle sollicite toujours la main. Comme pour vérifier l'état des choses ou leur degré de réalité. Comme pour relayer la peinture par le fragment naturel, par l'évidente texture d'un objet collecté en forêt ou dans la campagne : nid, écorce, herbes, racine, brins de paille, fleurs desséchées.

Ce *parti-pris des choses*, et notamment des végétaux déchus, apporte alors aux peintures de Mathieu Lefebvre une note mélancolique. Du monde, nous ne saisissons plus désormais que ces *traces défaites*, semblables à un bouquet oublié dans un vase depuis trop longtemps et que plus personne, à présent, ne s'avise de jeter. L'incomparable présence de ce que nous avons ramené du torrent du monde pour le poser sur une étagère, à côté d'un livre. En pure perte.

L'envolée, l'enfouissement : les territoires du monde flottant

D'autres images? Voici qui évoque, sur une table dorée, un grand vase bleu avec son bouquet de feuillage d'or. Voici encore la scène nocturne d'un diptyque où la créature émerge d'abord de la boue avant d'être projetée dans l'obscurité brillante. Mais peut-être faut-il imaginer à présent l'opposition

de *l'enfouissement*, à gauche, et de *l'envolée*, à droite, selon cette thématique autrefois explorée par Maurice Fréchuret pour expliciter la peinture au sortir de la seconde guerre mondiale, durant les années cinquante. Alors quoi? Ces temps sont-ils de retour?

A l'évidence, le somptueux et bien étrange diptyque de Mathieu Lefebvre, nous confronte à un passage entre deux états, une sorte de transfiguration du vivant ou d'émergence éclaboussée de la vie à partir d'elle-même. Mais n'est-ce pas aussi, finalement, *la métaphore même de la peinture*? Ces images nous les acceptons comme celles des rêves : elles remontent vers nous, flottantes, incertaines, bientôt recouvertes par d'autres qui semblent plus prégnantes. Aussi percevons-nous comme la force d'un appel à nous abandonner au courant, au glissement.

Car Mathieu Lefebvre, à bien des égards, convoque un monde où les liquides absorbent les matières, où les fluides sont au coeur de l'expérience même des lieux. *Cemonde flottant* hésite dès lors entre la clôture d'une scène nocturne au bord de l'étang et l'expansion d'un cosmos infini. Tout habite, finalement, dans ce grand vide océanique que des formes errantes ou des couleurs-lieux tentent furtivement d'occuper. Littéralement, *nous tombons du ciel* c'est à cette expérience renouvelée de la chute hors des limites que nous convie, sans mots, silencieusement mais définitivement, la peinture haletante de Mathieu Lefebvre.

Michel Cegarra (juin 2013)

Sur le travail de Mathieu Lefebvre